

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Il est bien tard pour parler du bal de l'École Polytechnique, bal qui a tenu en émoi toute la colonie militaire féminine! Que de jolies toilettes, que de gracieux costumes! Les femmes devaient bien à ces messieurs aux uniformes brodés d'or, de leur faire les honneurs de toilettes élégantes, et elles n'y ont pas failli. Nous en avons remarqué de vraiment remarquables.

Beaucoup de broderies en perles irisées et de couleur. Une toilette en satin héliotrope rosé, d'un ton exquis, avait une jupe en broché, coupée sur les côtés de panneaux en satin couvert d'un très riche dessin Louis XIV, tout en perles assorties; une tunique en satin pouffonnée et un corsage à longue pointe sur lequel était appliqué, devant, un motif en perles; la manche faite d'un bracelet brodé. Mais laissons ces opulences, pour nous occuper des costumes de ville, plus simples; les fêtes qui se succèdent presque sans interruption, nous obligeront à revenir aux grandes élégances.

Nous avons dit un mot de la *broderie-plomb*, comme on l'appelle dans le monde industriel. Cette broderie est faite de perles qui sont des grains de plomb; pour en désigner la grosseur, comme je ne suis pas chasseresse, et que, par conséquent, je n'en connais pas les numéros, nous dirons qu'elle représente

une grosse tête d'épingle à blanchisseuse. Ces perles forment sur un fond de soie, légèrement à jour, des dessins jetés, qui se détachent et font fort bien; les palmettes, les plumes roulées sont jolies. Le fond du par-dessus est de ce tissu; très court derrière, où il doit

s'arrêter à la taille, il s'arrondit ensuite en cintre, cerne le pouf et descend en pointe; devant, des dentelles en quantité; cette façon, appelée Louis XV, donne beaucoup de grâce à la tournure.

On juge bien de l'effet des modes en cette saison mieux qu'en hiver; d'abord les manteaux ne cachent pas le costume, puis les Champs-Élysées, le Bois et le Jardin d'Acclimatation, dont les concerts sont très suivis, sont le rendez-vous d'une foule élégante, qui nous montre une grande diversité de façons.

Le costume plat (sans draperie) est charmant, mais il doit sa grâce à la femme qui le porte; dépourvu de relevés, il ne peut venir en aide à ce qui manque à la tournure, tandis que le costume drapé, s'il est bien fait, donne *ce quelque chose* qui peut manquer, en dissimulant une imperfection. C'est amusant d'observer les promeneuses élégantes en quelque endroit qu'on les rencontre,



Costume en dentelle et moire crème.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

tre, et en ce moment elles se montrent partout; aux courses d'Auteuil, nous les trouvons plus simples, mais non moins bien mises. Leurs ombrelles sont des merveilles qui coûtent — je parle des plus courantes,

celles appelées *Trottin* — de cinquante à soixante-quinze francs; elles sont en belle soie grenat, avec des nœuds et un manche à assommer un bœuf; le manche est travaillé. S'il a du *genre*, il a aussi son poids, qui doit être fatigant; puis il est incommode à tenir. Nous comprenons qu'on ait le goût des choses originales, mais pas jusqu'à peiner pour s'en servir.

Toutes nos étoffes sont à jour, les plus fines comme les plus grossières, les foncées comme les plus claires, et c'est la dentelle de laine qui a l'honneur d'être choisie pour les enjoliver de toute manière. Madame Turle a de bien jolies façons pour ses costumes; avec quel goût sont disposées les garnitures, et comme elle sait tirer parti de ces tulles brodés et des fantaisies qui embellissent la toilette!

Indiquons comme très réussi, un costume en dentelle de laine crème; la jupe est faite d'une dentelle qui a un mètre de hauteur, elle est froncée sur un dessous de taffetas crème et reçoit une très courte draperie en laize de laine qui forme aussi pouf et tunique. Le corsage en taffetas est couvert de laize plissée à la Vierge, avec une ceinture en satin dont les longues coques et les pans tombent de côté. On ne peut voir plus délicieux ensemble.

Voici un non moins joli costume en dentelle dite de Chantilly. Jupe en faille; deux petits frisottants dans le bas; puis, quatre volants de dentelle qui montent jusqu'à la taille. Sur tout cela est jeté un grand voile en dentelle très originalement relevé par un ruban qui part de la taille et de côté, pour venir, à la hauteur du genou, le pincer de plis, en formant une draperie; là

des coques tombantes forment un flot très fourni. Corsage en faille, genre veste, avec un gilet couvert de spirales en dentelles, qui descendent de chaque côté en façon de panier.

Le noir est toujours et avec raison en grande faveur, et les tissus de la saison, nouveaux et jolis, font de charmants costumes agréables à porter. Madame Turle, 9, rue de Clichy, nous en a montré qu'elle vient de faire pour de très élégantes parisiennes. Le tissu est un genre gros canevas usé et comme pelucheux sans l'être, souple tout en ayant du soutien, léger et cependant solide. Il est disposé en seconde jupe plissée de larges plis sur une en léger satin qui reçoit trois rangs de dentelles de laine montés en tuyauté. Pouf plissé et non chiffonné dans lequel se perd une pointe châle drapée et rehaussée de dentelle de laine. Corsage à longue pointe, dessinant merveilleusement la taille, et orné de bretelles en dentelle de laine; manche étroite, ouverte à mi-bras et terminée par une jolie engageante coquettement chiffonnée.

Madame Turle fait de très jolis costumes à 150 fr. avec dessous de soie, garnitures brodées ou de dentelle, et des nœuds en ruban qui donnent un aspect d'élégance comme il faut. Le petit mantelet court a des menottes toutes gentilles qui disparaissent sous un fouillis de dentelle; il accompagne aussi bien le costume droit que le costume drapé; celui tout en dentelle de laine, est d'un usage journalier qui n'exclut pas une certaine coquetterie.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 181 et 183).

Costume en dentelle et moire crème.

Jupe en taffetas, couverte d'une jupe en laize de laine crème, dentelée et festonnée au contour. Sur le lé de devant, se développe un tablier en moire plissé en éventail, derrière, une ceinture en moire avec deux grandes coques tombant sur des pans taillés en corne. Corsage à pointe en taffetas, orné d'un fichu plissé en laize, ouvert devant, sur une pointe en moire. Col droit et revers de la manche en moire.

Costume en voile de misaine.

Jupe largement plissée, festonnée au bas, posée sur un dessous de taffetas et drapée d'un tablier irrégulièrement relevé. Un feuillage de velours et passementerie marron court au bord, puis au milieu, et se retrouve tout le long du corsage et à la manche. Un pouf très court, chiffonné

de plusieurs coques. Le bord de la basque est pris sous une ceinture drapée en velours, qui part de la hanche et s'arrête du côté opposé par une demi-cocarde en velours. Une haute collerette plissée rabat en dessous du col droit.

Costume en surah noir orné de broderie en jais.

Sous-jupe en taffetas; le bas appliqué d'une broderie en jais et le côté d'une quille assortie, de chaque côté de laquelle s'arrête la jupe en surah qui est rehaussée d'une frange chenille et jais; un pouf de coques et une draperie-tablier arrondie du côté de la quille. Corsage à taille ronde avec une ceinture qui soutient de longues quilles en passementerie de jais; un très beau motif sur la poitrine; des quilles sur la manche. Très élégante façon qui se fait de toutes couleurs.

PENSÉES

C'est une rare et divine chose que l'amitié, le signe assuré d'une grande âme et la plus haute des récompenses visibles assurées à la vertu.

(Lacordaire.)

Il suffit qu'une mère voie sourire son enfant pour

être convaincue de la réalité d'une félicité suprême.

(Châteaubriant.)

Chimère pour chimère, pourquoi tous les hommes n'auraient-ils pas celle de la perfection.

(M^{me} Swetchine.)



4521

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE 16, r. du Vieux Colombier. Corsets de M^{me} EMMA GUELLE 11, Avenue de l'Opéra.
 Eau de HOUBIGANT 19, Faub. St. Honoré. Machines à coudre H. VIGNERON 70, R. de Sebastopol.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4521

CHAPEAUX D'ÉTÉ

Chapeau amazone en paille marron. — Le bord légèrement retourné, tendu en velours marron. Devant, un chiffonné de velours sur lequel s'appuient deux plumes-couteau dorées; au bas, un nœud en galon soie et or.

Capote pour jeune fille et jeune femme. — Toute la capote est en mousse d'un vert éteint, piquée de boutons de pâquerettes mobiles. Au contour, deux plissés en surah rose accentué, et de côté, des gerbes d'herbe avec touffes de pâquerettes.

Capote en paille gris verdâtre. — Deux petits passes détachées, doublées de soie tilleul et bordées de perles. Une rose sert d'attache à des herbes de tons chauds qui s'appuient sur des coques et cornes en ruban de moire tilleul. Mentonnière en moire, nouée de côté.

Chapeau en paille bronze. — Petit bord tendu de velours et draperie assortie, piquée d'épingles dorées entourant la calotte conique. Touffe de plumes rose ancien de deux tons.

Capote en dentelle noire pour dame âgée. — Fond chiffonné avec bord bouillonné en velours et dentelle dorée ombrageant une couronne de fleurs rosées. De côté, plumes dorées et fantaisies d'où s'élance une aigrette bleu verdâtre, assortie à l'oiseau. Brides en ottoman.



Costume en voile de misaine orné de passementerie. — Costume en surah noir orné de broderie en jais.

Modèles de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

CHRONIQUE

La dernière rentrée. — Retour aux champs. — Un été désagréable. — Un auteur qui n'aime pas qu'on le loue... à demi. — Ce qui a causé l'insomnie de trois familles Impériales. — De l'abus en matière de peintures et de ventes de charité. — La grève des tailleurs; paragraphe obligatoire.



E garde pour la fin, selon les meilleurs préceptes de l'art, l'incident primordial de la quinzaine, celui qui a rempli, plus que tout autre, les colonnes des journaux lus quotidiennement par le peuple le plus spirituel de l'univers. Commençons par parler des événements d'une importance moindre.

Les Députés et les Sénateurs ont repris leurs travaux et nous avons revu, en débouchant du pont de la Concorde, cette petite haie de cinquante badauds qui attendent... quoi? Personne ne l'a jamais su. Ce qui donne à cette rentrée du Parlement un intérêt particulier, c'est que, pour bon nombre de ces honorables, la session actuelle est la dernière. Que d'existences vont être dérangées! Combien de nos souverains,

de par la volonté du peuple, vont redevenir... j'allais dire Gros-Jean comme devant? Hélas! le pourront-ils? Pour le plaisir de vivre au quatrième étage, dans un quartier modeste, avec les sept cent cinquante francs mensuels de leur indemnité parlementaire, la plupart d'entre eux avaient quitté la position modeste, mais assurée, qu'ils occupaient dans leur petite ville. Maintenant la place est prise. D'autres sont venus plaider les procès, soigner les malades, guérir les bestiaux, tandis que le représentant de l'arrondissement trottait sous le soleil ou sous la pluie, sollicitant pour ses compatriotes restés tranquillement chez eux des faveurs, ou tout au moins des promesses de faveurs.

Que feront, dans la petite maison longtemps fermée, dans le jardin resté inculte, ces grands hommes condamnés à redevenir petits et leurs femmes, ces Parisiennes condamnées à redevenir provinciales. Adieu les loges gratuites aux concerts et aux théâtres! adieu les bals de l'Élysée! adieu l'orgueil des « grandes séances » où l'on disait fièrement, en poussant du coude sa voisine :

« Vous voyez ce monsieur chauve, avec des lunettes, là-bas? »

— Celui qui vient d'interrompre?

— Non; celui qui n'a rien dit. C'est mon mari. »

Ah! pour nous, pauvres femmes, quel vilain été se prépare! Déjà, aux yeux d'un observateur, la physiologie de nos salons s'est modifiée. Dans les coins, par petits groupes, les hommes causent à demi-voix de ce qu'on a dit « chez le prince » ou de ce qu'a « laissé pressentir » le ministre. Et, tout d'un coup, l'on nous présente un inconnu après nous avoir avertie d'un coup d'œil qui veut dire : « Soyez très aimable pour lui. » Cet inconnu, c'est une nouvelle recrue politique qu'il faut séduire, un « lâcheur » dont il faut empêcher la désertion. Car — la vérité n'est pas neuve — ce sont les hommes qui votent, mais qui les fait voter? les femmes.

Aussi, je le répète, nous avons devant nous quelques mois bien agréables! Vous, madame, au lieu d'aller aux bains de mer, vous regagnerez au plus tôt votre habitation du Poitou pour y faire de la propagande. Vous, mademoiselle, au lieu d'aller jouir des vendanges en Bourgogne, vous passerez septembre à Paris, parce que monsieur votre père fait partie d'un « groupe » qui a fondé un journal dont « il s'occupe. »

Si du moins, en attendant cet été de malheur, nous avions pu profiter du printemps! Mais nous avons dû à la lune rousse une première moitié de mai pluvieuse et glaciale. Nous n'avons guère joui des courses, la grande distraction du moment. Qu'est-ce qu'une réunion de courses sans soleil, c'est-à-dire sans toilettes? Je sais bien que les chevaux n'en courent pas moins, mais nous n'y comprenons pas grand chose et, régulièrement, en revenant de Longchamps, ces messieurs couvrent d'imprécations tel jockey qui a « tiré ». Il paraît que les propriétaires de chevaux, du moins certains d'entre eux, ont découvert que, pour gagner beaucoup d'argent, il ne faut pas gagner le prix et qu'ils font exprès d'arriver après les autres. Si bien que le cheval vainqueur est généralement un des plus mauvais. Comment, d'après cela, les courses peuvent-elles améliorer la race chevaline? C'est un mystère,

mais nous voyons, aujourd'hui, tant de choses extraordinaires ou nouvelles!

Ainsi, jadis, un critique littéraire ou musical ne se fût point avisé d'exalter le mérite de son œuvre dans le journal qui lui confie le soin de remplir quelques-unes de ses colonnes. Cette modestie ridicule a bien passé de mode. L'autre jour, dans un long article, M. Albert Delpit imprimait sur l'auteur de *Solange de Croix-Saint-Luc* des vérités qui ne rentraient pas dans la catégorie des vérités désagréables. Or, vous n'êtes pas sans savoir que c'est Albert Delpit qui a écrit ce roman, fort estimable, d'ailleurs, et l'un des succès du jour. Il est vrai qu'un autre critique — et pas le premier venu — Armand de Pontmartin, avait prétendu qu'entre le procès fameux de la duchesse de Chaulnes et celui de l'héroïne de Delpit on pouvait trouver quelques points de ressemblance, ce qui, du reste, n'empêchait pas un éloge complet du livre. Il faut voir de quelle façon, dans un « court plaidoyer », qui tenait deux colonnes du *Figaro*, le romancier a rivé son clou au vieux critique. Que serait-ce, mon Dieu, si l'œuvre avait été jugée sévèrement!

Hélas! cher maître, la critique est morte, comme le crédit. Les mauvais payeurs ont tué celui-ci; les *journalistes-écrivains* sont bien près d'avoir étranglé celle-là. C'est un peu l'histoire de ce bandit célèbre dont j'oublie le nom, et qui ne manquait jamais de se confesser aux prêtres tombés dans les mains de sa bande. Que si l'homme de Dieu hésitait à donner l'absolution, le pénitent tirait un pistolet de sa ceinture et couchait son confesseur en joue. Ce maltôtier avait lu quelque part que « les violents ravissent le royaume du Ciel ».

Après *Solange*, Roland a tenté de faire parler de lui, et il y a ma foi! réussi. Mais les auteurs marchent à la gloire par des chemins divers; Delpit se défend comme un beau diable d'avoir raconté une histoire. Le producteur masqué de *Roland* jure ses grands dieux qu'il n'y a pas pour dix centimes d'invention dans son œuvre. Inventer? pour qui le prend-on? Il a raconté une aventure, un drame princier, et du coup — c'est encore le *Figaro* qui parle — on a perdu dans « trois Cours impériales de l'Europe » le boire, le manger et le sommeil. Nous savions bien, en effet, qu'une certaine inquiétude régnait, depuis quelques semaines, aux palais de Vienne, de Pétersbourg et de Berlin. Mais nous mettions cela sur le compte de l'Afghanistan, et des probabilités d'une guerre terrible. Ah! bien oui! s'il ne s'était agi que de Pendjeh et du général Komaroff! Mais ce *Roland*! cette divulgation poignante des égarements d'une jeune princesse qui a, pour aïeule, une impératrice! ce scandale qui va « troubler des consciences de souverains! » Malheureusement, le sujet est trop scabreux pour mon analyse, et je ne puis vous résumer l'histoire de ce « révolté » qu'on voit, au dénouement, sur le point d'épouser sa sœur et de tuer son père après avoir gravement menacé celui-ci dans ses affections les plus légitimes.

N'importe. Si l'aventure est vraie, ce n'est pas moi qui donnerai jamais pour femme à mon fils une princesse de la race impériale des Iles-Réunies. » On élève trop mal les jeunes filles dans cette famille-là.

Il me semble que notre époque se distingue par un

défaut terrible : l'exagération. Nous abusons de tout. Une loterie ordinaire a réussi? vite, organisons vingt loteries dont les billets et les lots se chiffrent par des millions, au risque d'avoir mille peines à placer les billets et de voir cette chose inconnue jusqu'ici : une loterie faisant faillite!

Une exposition de peinture attire le public? courage! mettons partout des tableaux, avec ou sans tourniquets. Il en résulte que le Salon ouvre ses portes à des gens au préalable saturés de portraits et de paysages. Les chroniqueurs ordinaires de cette grande exhibition, écœurés d'examiner des toiles toute l'année, n'osent presque pas en parler. Tant pis pour les chroniqueurs et pour le Salon! Remarquez que jamais les chefs-d'œuvre du Louvre ne requrent moins de visites.

Les ventes de charité — une invention Parisienne, si je ne me trompe — étaient tout à la fois une ressource pour les pauvres et un lieu fort agréable de réunion pour les gens du même monde. On plaçait, dans le salon d'un grand hôtel, cinq ou six tables couvertes de fleurs, de gâteaux, de cigares et de bibelots. Derrière chacune de ces tables se tenait une femme élégante et gracieuse. On entraînait là, comme on fût entré chez cette femme; on s'approchait de la « boutique »; on causait avec la marchande et quelques amies venues pour lui tenir compagnie; on emportait une rose, on laissait une pièce d'or, et l'on se retirait ayant fait à la fois une politesse et une bonne action.

Cette année on a abusé de la vente d'une manière inouïe. On en a fait un bazar public avec entrée payante. La foule s'est portée là. Tous ces inconnus, après avoir déposé leurs cinq francs, refermaient leur portemonnaie et se promenaient de salle en salle, regardant les vendeuses sous le nez — hors de portée d'aumône — et s'en allant gravement, après avoir suffisamment aspiré les émanations aristocratiques du lieu. Quant aux amis, bousculés par la foule, obligés de faire des stations coûteuses à d'innombrables boutiques, ils sortaient de là les poches vides et avec l'impression qu'ils venaient d'accomplir une corvée doublement désagréable. On a récolté de l'argent, il est vrai, mais j'ai rencontré beaucoup de mécontents qui se promettent de ne plus retourner à pareille fête. Du reste que pourra-t-on inventer une autre fois? Cette année on a fait

partir un ballon. L'an prochain donnera-t-on au public le spectacle d'un combat naval entre deux cuirassés de premier rang? Il est vrai qu'on en prend le chemin puisque Paris a reçu, l'autre semaine, la visite d'un torpilleur.

★ ★

Et maintenant que j'ai touché d'une main légère, je voudrais l'espérer, à la politique, aux élections, à la littérature, aux arts et aux travers de cette époque, il me reste juste assez de place pour parler de la « grève des tailleurs », cette scie abominable qui a remplacé le « crime de la rue de Sèze. »

Les « pompiers » ont levé les premiers l'étendard de la révolte, et, chose remarquable, les « pompiers pour dames » étaient à la tête du mouvement. La « pompe » — qui l'ignore? — est cette opération délicate qui consiste à *aspirer*, pour ainsi dire, la surabondance de l'étoffe d'un vêtement trop large. S'il est trop étroit, c'est au « poignard » qu'il faut avoir recours, c'est-à-dire — ô la belle chose qu'une métaphore! — à l'adjonction d'une pièce longue et pointue en forme de glaive.

Après le « pompier » séditieux, le tranquille « apié-cœur » lui-même a déposé son aiguille et demandé de l'augmentation que le patron a refusée. Il y a eu des manifestes, des *meetings*, des serments d'obéir à des chefs. Les patrons ont fermé boutique et quelques-uns d'entre eux ont profité de l'occasion pour faire faillite. Ainsi le cavalier peu solide profite, pour se laisser choir, du moment où sa monture l'emporte sur un terrain tendre.

Cependant, que nos amies de province se rassurent. Nous n'en sommes point réduites à sortir « en jupon court et blanc corset » et nos époux continuent à porter des redingotes. Ce dont nous souffrons le plus, c'est de l'exaspération que nous a causée l'obligation de lire vingt Chroniques sur le même sujet.

Savez-vous, Mesdames, ce qu'il faut en conclure? Qu'il n'est point si aisé de trouver, chaque semaine, matière à entretiens intéressants, spirituels et nouveaux.

Vous vous en êtes aperçues plus d'une fois; n'est-ce pas?

CONSTANCE.

LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



RONALD, fort étonné que son cousin pût songer à désertir son poste de chef de maison, n'osa cependant pas approfondir ce sujet délicat, le ton d'Alan repoussant tout espoir de confiance. Et comme les deux jeunes gens arrivaient en vue de la Madeleine, et qu'il se faisait assez tard, on se demanda quel emploi on ferait de la soirée.

« Dinons d'abord, nous verrons ensuite, proposa Ronald. Cousin, permettez que je vous invite au restaurant, puisque je n'ai pas d'autre *dining-room* à vous offrir.

Ils entrèrent dans une de ces maisons réputées où tout est de choix : service, menus et convives. Placés près d'une fenêtre, à l'entresol, ils dominaient le boulevard dont l'animation grandissante, à mesure qu'approchait l'heure des théâtres, amusait très franchement.

(La suite à la page 188.)



Costumes de M^{me} Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, près la Madeleine.

Costume de jeune femme en tissu crochet pous-
sière et dentelle. — Sous-jupe en taffetas, couverte
par une jupe en laize de laine drapée, avec un panier
et une tunique qui forme pans plissés sur lesquels
jouent des coques et des pans en ruban étamine à
fleurs brochées. Cette ceinture termine les bretelles
du corsage, lesquelles cernent la dentelle qui forme
le milieu du dos; même disposition devant. Manche
large terminée au-dessus du coude par une enga-
geante en dentelle. Capote en dentelle.

Costume en voile changeant crème et mordoré,
dentelle de laine crème pour jeune fille. — Jupe en
taffetas mordoré, couverte d'une jupe plissée en voile,
ornée d'une dentelle crème et coupée par deux entre-
deux posés en cercle; des fronces la montent au tour
de taille du corsage à la vierge, qui, devant, fait che-
misette plissée et froncée à la taille; un col droit et
une collerette colombine en dentelle, une autre den-
telle au milieu de la poitrine. Manche avec deux bra-
celets d'entre-deux et une petite dentelle au bas.



Costumes de M^{lle} Guiard, 19, rue Blanche.

Costume en voile bleu marine et ottoman pour fillette de 10 à 12 ans. — Trois jupes plissées étagées, posées sur un dessous de taffetas, sont montées à un long corsage à chemisette en ottoman cernée de plis. Une ceinture drapée, en ottoman, sur la couture de réunion, et des nœuds en ruban ottoman piqués, derrière, à la pointe de la chemisette et à l'encolure qui reçoit un col droit. Manche plissée prise dans un poignet en velours.

Costume de diner en dentelle et soie ancienne. — Jupe en soie rose ancien avec un plissé, faisant transparent sous une jupe en dentelle. Etoffe ancienne, fond crème, lamée argent et or et brodée de soie, aux teintes effacées, drapée en tunique formant panier bouffant. Corsage lacé devant, orné, au décolleté, d'un fichu en soie ancienne, arrêté sous un nœud volumi-

neux de même étoffe. La manche, arrêtée au-dessus du coude, est ornée de deux dentelles posées tête bêche, un biais au milieu.

Costume en voile de misaine bleu avec chemisette en satin ponceau. — Jupe en voile de misaine posée sur un dessous de taffetas et dépassée par un tuyauté. Tunique plissée s'arrêtant de chaque côté du tablier; longue pointe drapée et relevée à droite par des plis arrêtés autour de la taille et à gauche par des plis étagés. Sur la tournure deux coques. Veste ouverte et tombant droite sur une chemisette en satin rouge, dont les plis du bas sont ramenés sous le côté de la veste. Un revers rabattu sur une bande droite rapportée sur le devant de la veste qui reçoit un rang de boutons dorés, un second rang, au-delà, en regard. Manche ronde avec un parement et des boutons dorés.

ment Ronald. Si ses exclamations imprévues, ses remarques piquantes, ne produisaient pas le même effet sur Alan, c'est que le neveu du marquis de Don-gall était décidément un homme bien mélancolique.

— Cousin, fit tout à coup Ronald, si nous allions à l'Athénée, ce soir?

— Passe pour l'Athénée, mais je ne vois pas quel plaisir...

— Eh bien! voulez-vous assister à la première qui se donne au Gymnase? J'ai été présenté à l'auteur, et...

— J'assisterai à ce que vous voudrez; mais si vous ne tenez pas essentiellement à passer cette soirée au théâtre, je vous proposerai plutôt d'aller ensemble chez mistress Braddon. Vous avez reçu une carte, n'est-ce pas?

— Oui... je l'avais oublié.

— C'est une maison fort bien posée, où vous pourrez contracter des relations agréables et utiles. Quant à moi, je suis presque obligé de me rendre, au moins quelquefois, à ces réceptions hebdomadaires, et comme je n'y ai pas encore été...

— Nous irons ce soir, mon cher, c'est entendu. A dix heures et demie, nous ferons notre entrée chez notre respectable compatriote. Mais d'ici là, il y a un bon moment à passer; et si les Bouffes où, je me le rappelle, j'ai donné rendez-vous à un ami...

— Écoutez, Ronald, puisqu'un ami vous attend, reprenons chacun notre liberté, jusqu'à l'heure où nous nous retrouverons chez mistress Braddon. Le théâtre, je vous l'avoue, ne me tente plus guère: j'en ai sans doute abusé.

Ils se quittèrent, et tandis que Ronald Oakvil remon-tait en hâte le boulevard, Alan se dirigeait avec len-teur vers la Seine, qu'il devait traverser pour rentrer chez lui.

Il ne se sentait pas pressé d'y arriver, sachant qu'il n'y trouverait pas son oncle; son seul but avait été d'échapper aux insipides flonflons que voulait lui im-poser Ronald, en manière de distraction.

Il suivait une des rues silencieuses et tranquilles de la rive gauche, quand il fut croisé par un jeune homme qu'il rencontrait souvent autrefois dans la société diplomatique. Le comte de V. échangea une poignée de main avec sir A. Oakvil, en s'excusant de le quitter plus vite qu'il ne l'aurait voulu.

« Mais je suis en retard déjà, et l'on m'attend au Cercle, ajouta-t-il. Heureusement, il n'est qu'à quel-ques pas d'ici.

— Quel cercle? Je n'en connaissais pas dans ce quartier.

— Oh! ce n'est pas ce que vous croyez, reprit le comte, riant de la méprise. La maison en question n'a rien de fashionable: c'est un cercle catholique.

— Une maison mise à la disposition des ouvriers?

— Un lieu de réunion où ils trouvent des livres, du feu, de la lumière, où l'on s'occupe d'eux, où des hommes du monde cherchent à leur faire oublier les insanités communistes en leur témoignant un intérêt chrétien.

— C'est une belle pensée. Mais pourquoi ce titre un peu exclusif de cercle catholique?

— Parce qu'un catholique fervent en fut le promo-teur, l'apôtre, pourrait-on dire, et que l'œuvre est

poursuivie par ceux qui professent hautement cette foi. N'y entendites-vous jamais une conférence?

— Non, jamais.

— Eh bien! si vous n'avez rien de mieux à faire, et que cela vous tente, entrez avec moi. Nous entendrons ce soir un de nos meilleurs et de nos plus aimés ora-teurs militaires, comme l'Œuvre est fière d'en possé-der quelques-uns; et celui-ci parle rarement...

La curiosité et peut-être un sentiment plus noble étant éveillés chez Alan — deux heures au moins devant s'écouler avant qu'il ne pût se présenter chez mistress Braddon — il suivit le comte de V.

La vaste salle dans laquelle on les introduisit lui parut froide, mal éclairée, presque pauvre. Pourtant, une réunion nombreuse de gens du monde s'y trouvait; et parmi les femmes, vêtues avec une élégance simple, le baronnet reconnut plus d'une grande dame du noble faubourg — entre autres, Maggy et lady Almes-ton, qu'il croyait encore en Italie.

Leur vue lui causa une impression profonde, en lui rappelant son séjour sous leur toit; il ne les avait pas rencontrées depuis. Mais au moment où il venait de les remarquer, son attention fut brusquement rame-née vers le fond de la salle.

Sur une sorte de tribune improvisée apparaissait un homme dont les traits excitèrent en sir A. Oakvil une émotion beaucoup plus vive encore: c'était Aimery de Saint-Yon qui allait prendre la parole, Aimery qu'il n'avait point revu depuis leur séparation à Bruxelles et qu'il ne savait pas à Paris. Un flot de souvenirs monta au cœur du jeune homme, et dans son trouble, il fut bien aise que l'ombre dissimulât son visage.

Aimery parlait, et un silence profond régnait dans l'auditoire. On sentait que la communauté d'idées et de foi établissait un courant sympathique entre ces esprits que des causes si diverses tendaient à séparer, entre ces hommes que l'éducation et le rang social plaçaient si loin les uns des autres. L'ouvrier était aussi attentif que le patron, le soldat — il y en avait quelques-uns — éprouvait plus que du respect pour son chef. En sortant de là, ils allaient retrouver des influences mauvaises et les subir, peut-être; mais la semence déposée au fond de l'âme devait germer un jour, à la double lumière de l'expérience et du sou-venir.

Et pour accentuer l'effet que cette scène inattendue devait produire sur un étranger, il y avait la voix élo-quente du jeune officier, le contraste de son uniforme et du rôle pacificateur que lui imposait son zèle chrétien, le fier patriotisme de cette allocution intime. Ses accents pathétiques et superbes faisaient parfois courir un frisson enthousiaste dans l'assistance; il était des moments où les hommes applaudissaient, tandis qu'une larme tremblait aux cils des femmes; mais le silence se rétablissait vite, comme si l'on crai-gnait de perdre une de ces paroles qu'Aimery de Saint-Yon ne prodiguait pas.

Emu, électrisé comme les autres, Alan se demandait où ce combattant prenait ces inspirations d'orateur: l'avenir devait lui répondre.

Dissimulé dans un angle de la salle, Alan restait inaperçu d'Aimery. Il eût donc pu sortir sans trahir sa présence, et les impressions ardentes et complexes

qu'il venait d'éprouver l'y poussaient ; mais si la faiblesse de son cœur l'engageait à fuir celui qui avait dû être l'époux de Solange, un sentiment plus fort que sa volonté l'attira vers Aimery de Saint-Yon.

Un instant plus tard, sa main serrait celle de l'officier de cavalerie.

Ces années, qui laissaient leurs traces un peu lourdes sur plus d'une jeune tête, avaient respecté les traits aristocratiques d'Aimery : telle fut du moins l'impression d'Alan, qui l'avait vu trop malade à Bruxelles pour ne pas le trouver cette fois changé à son avantage. L'expression un peu ascétique de la physionomie ne s'accroissait point ; au contraire, il y avait quelque chose de plus doux dans le regard et le rare sourire. Mais pour qui eût très attentivement considéré Aimery de Saint-Yon, cet œil bleu ne s'était adouci, illuminé en quelque sorte, qu'en cessant de regarder en bas.

Il accueillit Alan d'une manière qui semblait attester que rien du passé ne subsistait en son âme. Après avoir récapitulé ce qu'ils pouvaient se dire des événements survenus dans leur existence depuis leur dernière rencontre, ils parlèrent de la grande œuvre à laquelle Aimery prêtait son concours de chrétien et de gentilhomme.

Alan éprouvait une surprise profonde.

« Tout à l'heure, en coudoyant les oisifs du boulevard et en songeant à votre pays, je me disais que les Français oublient bien vite... mon jugement était injuste, vous me le prouvez ce soir, Saint-Yon. Quel noble rôle que le vôtre et comme vous l'accomplissez !

— Moi, je fais très peu de chose, étant avant tout un soldat ; mais grâce à Dieu, les braves et les utiles grossissent chaque jour nos rangs. C'est un bataillon de la grande armée du bien, et dans nos jours de lutte, cette armée doit recruter toutes les honnêtetés et tous les courages. N'est-ce pas votre avis, Oakvil ?

— Oui, c'est une noble pensée dont je devine l'inspiration religieuse. Vous êtes un fervent, vous ?

— Je suis un Vendéen et le descendant d'une race foncièrement catholique, voilà tout. »

Sortis ensemble du Cercle, ils arrivaient devant l'hôtel de lord Oakvil ; ils se quittèrent en se serrant cordialement la main et en promettant de se revoir.

Si le baronnet n'eût consulté que ses goûts, il serait rentré chez lui pour réfléchir à son aise et pénétrer plus intimement ses impressions de la soirée. Mais son jeune cousin l'attendait dans une maison étrangère, où il lui avait promis, lui Alan, l'appui de sa présence. Il changea donc rapidement de costume et se rendit chez mistress Braddon.

Au moment où il entrait dans l'appartement, une voix s'élevait pure, vibrante, d'un charme profond et mélancolique. Cette voix ne lui semblait pas inconnue, mais de la place où il s'était glissé, il n'apercevait pas la chanteuse.

Quand elle se tut, il se produisit dans le salon un mouvement de va et vient qui amena Ronald près de son parent.

« Vous voilà donc, mon cher... Enfin, vous n'aurez pas tout perdu.

— Pas même l'honneur, sourit Alan.

— Que parlez-vous d'honneur ? repartit avec vivacité Ronald, qui ne songeait guère au roi-chevalier. C'est

le plaisir, l'ineffable plaisir d'entendre un talent hors ligne, une femme comme il n'y en pas deux...

— Ah ! ça, mon cher, de qui donc êtes-vous si enthousiaste ? Serait-ce de l'étoile qui débutait aux Bouffes ?

— Il s'agit bien d'étoile... c'est un astre, et du plus bel éclat encore. Mais regardez-la donc...

Alan suivit du regard la direction indiquée, et aperçut une grande jeune femme vêtue avec une exquise simplicité, dont le profil régulier et charmant se détachait sur une tenture de velours. Des plantes vertes aux feuilles élancées, des palmiers, des fougères superbes abritaient la retraite qu'elle semblait s'être choisie dans les somptueux salons de mistress Braddon. Sans être absolument délaissée, elle paraissait un peu isolée au milieu de cette foule exotique qui venait de l'applaudir.

Du premier coup d'œil, Alan avait reconnu Marcelle de Cendré.

« Elle aussi, et dans la même soirée... se dit-il avec trouble, comme si revoir Marcelle était un nouveau pas vers Solange.

— Eh bien !... demanda impétueusement Ronald, qui s'attendait à une explosion d'enthousiasme.

— C'est mademoiselle de Cendré qui vient de chanter ?

— C'est cette délicieuse personne... mais vous la connaissez donc ? Dans ce cas, voulez-vous me présenter à elle ?

— Volontiers, quoique ce soit peut-être aller un peu vite. Mais le moyen de vous imposer la patience ! »

Ils se dirigèrent vers Marcelle qui, en levant les yeux au son de la voix d'Alan, pâlit un peu, pendant que ses traits s'éclairaient d'un beau sourire.

« Sir Alan Oakvil... Combien il y a longtemps que nous ne nous sommes vus !

— Oui, mademoiselle, si longtemps que je dois produire l'effet d'un revenant au milieu de vos fêtes... Mais permettez-moi de vous présenter mon cousin, sir Ronald Oakvil, qui tient à vous exprimer lui-même l'admiration que lui inspire votre magnifique talent. »

Marcelle parut désappointée. Les souvenirs lui remontaient en foule aux lèvres, et on la complimentait comme une artiste gagée, à qui l'on fait l'aumône d'une louange avec celle d'un billet de banque.

Alan, qui avait bien innocemment provoqué cette amère impression, s'en aperçut sans doute, car pendant les quelques minutes qu'il passa auprès de Marcelle, il mit en œuvre pour l'effacer toutes les ressources de son esprit délicat.

Quant à Ronald, l'excès de son admiration le rendant à peu près muet, la jeune fille ne tarda pas à oublier sa présence.

Alan sentait que Marcelle parlerait de Solange, et il désirait et redoutait à la fois d'entendre ce nom que, depuis longtemps, il évitait de prononcer.

« Solange est rentrée à Paris depuis huit jours ; l'avez-vous vue, sir Alan ?

— Je ne la savais point de retour, mademoiselle, — et le baronnet resta si maître de lui, que son accent ne trahit rien de ce qu'il voulait cacher.

— Elle a fait un joli voyage qui, je l'espère, aura sur sa santé une influence heureuse ; non qu'elle se plaigne jamais, ou qu'elle paraisse vraiment souffrante :

mais depuis quelque temps, je la trouve encore pâlie.

— L'existence auprès de sa tante est peut-être bien sérieuse pour une jeune fille de son âge? »

Cette fois, la voix d'Alan tremblait un peu.

« Mais non, au contraire, madame de Valfontaine s'efforce de distraire sa pupille, et fait en sa faveur le sacrifice de ses goûts de retraite — sans écouter les protestations de Solange, à qui précisément cette retraite agréée, et que l'on traîne malgré elle dans le monde, pour son plus grand plaisir.

— Vous aimez bien Solange? mademoiselle.

— Comme une sœur... et je vous assure que dans ma bouche, cette comparaison n'a rien de banal.

— Oui, gardez-lui votre affection, elle la mérite et l'apprécie... Une véritable amitié est une grande consolation ici-bas. »

Le ton et les paroles surprirent Marcelle; son regard interrogeait Alan. Il s'inclina très bas devant elle et s'éloigna, suivi, fort à contre-cœur, par Ronald, qui ne se doutait guère à quel point il avait passé inaperçu.

Alan savait qu'un jour ou l'autre, il faudrait revoir Solange et reprendre avec elle, au moins en apparence, ces relations presque familières qu'on ne devait pas croire rompues. Mais ce moment qui, d'avance, lui causait une émotion indicible, il n'osait en envisager la pensée en face. Il eût voulu s'y préparer, interroger ses forces, imposer rudement silence à son cœur, qui se permettait de battre encore... Et d'une façon fortuite, au milieu d'étrangers, il rencontre, sans s'y attendre, celle qu'il avait quittée, à l'heure la plus douloureuse de sa vie, dans la chapelle d'Almesfort-House.

Solange, qui avait dû en maintes circonstances soumettre ses sentiments et son visage à une sévère discipline, se montra la plus forte; son accueil resta ce qu'il devait être, cordial et tranquille; ce fut Alan qui laissa paraître le plus de trouble.

Des yeux malins s'en aperçurent et en tirèrent des conclusions qui devaient arriver aux oreilles de mademoiselle d'Aulnoy, Maggy Almeston ne se piquant jamais d'être une discrète personne.

Elle reprocha en riant à son amie de désespérer Alan Oakvil, et l'on peut imaginer à quel point ces allusions, souvent renouvelées, furent pénibles pour Solange. Elle tenta, parfois même assez fermement, d'imposer silence à la petite Anglaise; mais Maggy, que les années ne transformaient guère, ne se laissait pas aisément désarçonner.

Les apparitions d'Alan rue Saint-Dominique furent rares et courtes et Solange lui sut gré de cette réserve: ils souffraient trop, tous deux, de se revoir. Madame de Valfontaine, d'abord un peu surprise, se dit que le baronnet était attiré ailleurs, ou que, s'il avait songé à mademoiselle d'Aulnoy, il ne gardait plus d'espérance; et sans savoir combien elle approchait de la vérité, elle cessa d'y penser.

D'une autre part, Alan rencontrait peu de ressources auprès de son oncle qui, d'abord satisfait de la tournure ultra-sérieuse que prenait l'esprit de son neveu, finit par trouver cette tendance à la mélancolie peu agréable dans les relations familiales. Les vieillards veulent être amusés; et il faut avouer qu'Alan, toujours intéressant quand il s'en donnait la peine,

n'était jamais amusant dans le sens frivole du mot.

De plus, et quelque effort qu'il fit pour combattre ce sentiment injuste, le jeune homme en voulait malgré lui à son oncle d'une situation qui, de fait, n'était pas l'œuvre du marquis. De son plein gré, et par conviction, Alan renonçait au bonheur dont le regret empoisonnait sa vie; mais, sentant que son oncle l'eût pleinement approuvé, il considérait parfois le vieux gentleman comme la personnification des principes qui le séparaient de Solange: ne pouvant s'en prendre à eux, il lui gardait rancune dans le fond de son cœur.

De cette disposition d'esprit peu équitable, et du mécontentement causé à l'oncle par la tristesse trop visible de son neveu, il résultait quelque chose de tendu, de pénible dans les rapports de ces deux hommes condamnés à demeurer tout l'un pour l'autre. Habitant sous le même toit, ils se virent de moins en moins, et le jour où Alan parla de reprendre le cours de ses voyages, le marquis de Dongall ne fit aucune objection: la vie en commun leur pesait à tous deux.

Privé ainsi, non seulement de bonheur, mais aussi de foyer domestique, doué d'un cœur ardent, et encore à l'âge où l'isolement moral devient un supplice, Alan jeta les yeux autour de lui et ne vit qu'une personne avec laquelle il pût sympathiser: Aimery de Saint-Yon.

Oubliant toute pensée de rivalité dans l'amère persuasion que jamais Solange n'appartiendrait à l'un ni à l'autre, il se sentit au contraire attiré vers ce cœur qui avait peut-être souffert comme le sien, et Aimery, quoiqu'il éprouvât, n'eut pour le baronnet que des procédés affectueux et des paroles cordiales.

Si, après ce qui s'était passé, cette amitié paraissait tout d'abord un peu singulière, elle répondait bien à la nature des deux jeunes gens et à leur situation exceptionnelle, presque isolés dans ce grand Paris, dont ils ne partageaient pas les goûts.

De la part d'Alan, ces relations prirent vite un caractère d'estime, d'admiration — parfois même de respect — qu'il ne se fût pas cru capable d'éprouver pour un homme. Cet officier d'une bravoure incontestable, d'une intelligence supérieure, ce gentilhomme de fière mine et de haute race employait ses loisirs à instruire les humbles qu'il considérait comme la classe fondamentale d'une société en péril. Tout entier à ses devoirs militaires et aux études qu'il poursuivait avec passion, il ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire le bien, dans l'espoir de voir luire un jour l'aube d'une régénération, qui serait celle de la France. Alan lui envoyait parfois ce dérivatif puissant aux peines intimes, qui s'appelle la charité; et comprenant qu'ici, cette charité restait d'essence éminemment catholique, il se prenait à regretter de ne pouvoir, lui aussi, s'enrôler dans la grande armée du bien, sous un chef tel qu'Aimery.

Jamais Solange n'était nommée entre les deux hommes qui, par une sorte d'accord tacite, voulaient oublier quelle terrible inimitié avait failli les diviser un jour. Le passé semblait bien mort: il ne fallait pas le ressusciter en évoquant l'ombre trop chère d'une femme.

XX

Marcelle disait vrai en affirmant que madame de Valfontaine mettait tous ses soins à distraire sa pupille. Pensant que la vie monotone de la jeune fille causait tout le mal, et s'accusant d'égoïsme, l'excellente femme voulait réagir contre ses propres tendances; et après l'embarras d'un perpétuel tête-à-tête — lorsque les pensées diffèrent — Solange dut subir l'ennui, beaucoup plus pénible pour elle, d'une vie mondaine, que son secret chagrin rendait fastidieuse.

Malgré son inexpérience des peines du cœur, madame de Valfontaine était trop femme pour que sa pensée n'effleurât pas la vérité; mais comme ses soupçons ne se portèrent pas vers Alan, Solange put lui répondre en toute franchise que la continuation de la vie qu'elles menaient ensemble était son seul désir.

Et vraiment, tout rêve d'avenir restant interdit à la pauvre fille, il y avait quelque chose de doux et de consolant à demeurer sous le rayon de cette chaude tendresse qui, si elle manquait de clairvoyance, ne manquait jamais de dévouement.

La Sainte-Solange approchait. Madame Pauline, voulant fêter dignement sa nièce chérie, lança des invitations dont le nombre fut d'ailleurs restreint sur la prière instante de Solange qui, ce jour-là surtout, ne souhaitait que l'intimité.

A neuf heures, la jeune fille était près de sa tante, dans le grand salon plein de fleurs et de lumières. Les amis avaient envoyé de splendides bouquets, qui débordaient partout, et parmi lesquels, à la place la moins apparente, se dissimulait presque une énorme gerbe de bruyères blanches, frangées de rose tendre, d'un effet frais et charmant : le bouquet d'Alan Oakvil.

Elle était toute blanche aussi, la fiancée d'un jour qui recevait ce délicat hommage comme un symbole des courtes joies si tôt détruites. Un flot de gaze neigeuse, qui s'harmonisait bien avec la pâleur ambrée de son teint, l'enveloppait de ses plis gracieux et chastes. Cette pâleur à peine rosée, comme celle de la bruyère, s'accentua lorsque, le premier, Alan fut introduit dans le salon.

Il salua les deux femmes et exprima ses vœux de fête avec toute la correction désirable. Mais lorsqu'il tendit un petit écrin à Solange, en lui disant qu'il usait de ses droits fraternels, sa voix s'altéra légèrement.

Ce qu'il ajoutait légitimait d'ailleurs cet attendrissement. Le bijou qu'il offrait à mademoiselle d'Aulnoy était, non une parure banale, mais un souvenir de famille, cher à tous deux : sur un lit de satin un peu fané, se détachait une croix formée de sept émeraudes superbes, et au centre de laquelle s'enlajaient deux chiffres en diamants.

« A.-S., les initiales de nos parents, dont, vous le

savez, nous portons les noms, expliqua-t-il avec un sourire mélancolique. Ce joyau fut donné par mon père à votre mère, et devrait depuis longtemps vous appartenir.

— Il m'est donc précieux à tous les titres, murmura la jeune fille, dont les yeux se remplirent de larmes. »

Madame de Valfontaine s'avancit au-devant de nouveaux arrivants; Alan se rapprocha un peu de Solange.

« Je l'avais gardé parce que j'y attachais une idée presque superstitieuse... Ces chiffres qui pourraient être les nôtres... cette croix portée par lady Oakvil... je voulais vous l'offrir tout en la conservant. Puisqu'il faut qu'elle soit à l'un ou à l'autre, acceptez-la en souvenir de moi, Solange.. »

Et comme elle se taisait, profondément troublée par cette allusion, il ajouta :

— On pardonne tout à ceux qui vont s'éloigner... Je vous parle ainsi parce que, dans quelques jours, les mers nous sépareront pour longtemps, sans doute. J'ai retenu mon passage sur le paquebot en partance pour Melbourne. »

Elle retint un léger cri, et demeura immobile et froide, pendant que les bras de Marcelle, qui venait d'entrer, l'entouraient, caressants.

Des souhaits joyeux, de gais et affectueux propos bourdonnaient à ses oreilles; elle entendait comme dans un rêve, et ne comprenait rien. A peine gardait-elle assez de force pour sourire faiblement et remercier d'un mot ou d'un geste, pour continuer à jouer le rôle dont il fallait garder le masque, dût-il l'étouffer à en mourir.

Ils étaient tous autour d'elle : Alan, Marcelle, Maggy et ses parents, les amis les plus chers et ceux que l'on voit seulement avec plaisir, tous, jusqu'à Roger Seynald qui, s'arrêtant à Paris sur la route de Rome, avait revendiqué ce soir-là sa place parmi les vieilles connaissances.

A l'effusion de leurs témoignages, on pouvait juger de l'affection sincère portée par eux à cette charmante fille, qui en était si digne. Reprenant possession d'elle-même, au prix d'un héroïque effort, Solange remplissait maintenant avec plus d'aisance ses devoirs d'hospitalité envers ceux qui la fêtaient si cordialement. Elle allait de l'un à l'autre, les réjouissant de son sourire, les animant par une gaieté factice qui n'en était pas moins communicative; mais elle n'osait pas tourner ses regards vers Alan, de peur que son courage ne vint à défaillir.

Toute la violence de sa douleur, toute la puissance de son amour s'étaient réveillées aux paroles du baronnet; elle comprenait que le savoir à Paris, le voir quelquefois restait encore, malgré tout, une sorte de joie amère; lorsque l'Océan s'étendrait entre eux, le sacrifice serait pire que la première fois.

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain Numéro.)





Robe en mousseline-laine blanche, pour enfant de 3 ans et plus.

Robe en mousseline-laine blanche, pour enfant de trois ans et plus. — Sur une jupe en percaline, est posé un haut bouillon en mousseline-laine, dont le bas, qui fait volant, joue sur un plissé; la tête se compose de six rangs de fronces; au bord se monte le corsage qui est plissé devant et au dos et froncé à la taille. Ruban en satin blanc torsadé sur la couture de réunion; longues coques et pans derrière. Un nœud à l'encolure sur le col droit. — Prix, 20 francs.

Explication du patron découpé.

1, Devant du corsage. — 2, Empiècement (moitié). — 3, Petit côté. — 4, Dos. — 5, Jupe (moitié). — 6, Manche. — 7, Poignet de la manche.

Ce modèle emploie 2 mètres 50 c. de percale en 80 centimètres de largeur, ou 3 mètres en 60 centimètres. Les flèches indiquent le droit fil. Les lettres de raccord et les lignes pointillées répondent aux coches et aux traits à la roulette du patron découpé.

Froncer le bord supérieur du corsage et le monter au bas de l'empiè-

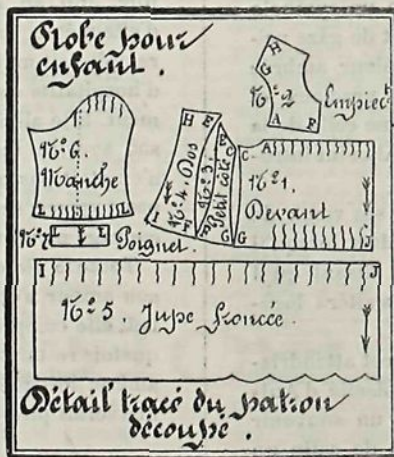
COSTUMES
D'ENFANTS
de
M^{me} TASKIN

rue de la Michodière,
n° 2.



Robe en percale rouge Andrinople brodée de fleurettes, pour enfant de 4 ans et plus. (Patron découpé.)

Robe en percale rouge Andrinople imprimée et brodée de fleurettes, pour enfant de quatre ans. — Robe-blouse montée à un empiècement carré; dans le bas un haut volant assorti brodé et festonné. Ceinture drapée sur un tour de taille, et auquel le corsage et la jupe sont montés par des fronces; elle est nouée de coques et pans. Manche froncée au poignet. — Prix, 15 fr. 50 c.; en lainage garni de dentelle, 22 francs.



Le bord inférieur se fronce aussi. Assembler le petit côté au devant, puis le dos, qui est cintré, à la couture du milieu. Le bord de la jupe se festonne en larges écailles et aussi le volant, qui a 12 centimètres de hauteur. En le posant, on l'étagera au-dessus du feston pour laisser voir ce dernier. Froncer la jupe et la monter au bas du corsage en suivant les coches de raccord. La manche est serrée au poignet dans un bracelet. La ceinture est faite d'un demi-lé d'étoffe, que l'on chiffonne en draperie sur la couture de réunion de la jupe au corsage; elle se noue de deux grandes coques.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4521, et le patron découpé d'une robe en percale, pour enfant de cinq ans et au-dessus, figurine page 192.